

## *Crickillon, inlassable arpenteur d'un continent sous-estimé*

Un quart de siècle : de 1988 à 2013, et plus encore, au rythme d'une chronique bimestrielle dans la revue *Lectures*, destinée en priorité aux bibliothécaires de la Communauté française de Belgique, le romancier et poète Jacques Crickillon, dont l'œuvre a été consacrée par différents prix, parmi lesquels le prestigieux Prix Rossel en 1980, s'est attaché à recenser et critiquer les parutions nouvelles dans plusieurs domaines de la littérature dite de genre.

Crickillon, au début, s'attachait à ce qu'il nommait, avec beaucoup de justesse, les « compagnons d'aventure » : les romans policiers, ceux relevant de la science-fiction comme de la littérature fantastique, et même de l'*heroic fantasy*, ce genre mixte, qui doit quelque chose au grand Tolkien, où fantastique et SF font bon ménage.

Assez rapidement, le chroniqueur a découvert que le polar, le thriller, le roman noir constituaient à eux seuls un genre à part entière, un monde, voire un univers. Aussi a-t-il décidé, avec raison, de consacrer ses chroniques uniquement à ces échappées hors du réel, ou trouées *dans* le réel, fenêtres ouvertes sur d'autres dimensions, sur des mondes nouveaux et inconnus, que constituent SF et fantastique.

Le « réalisme magique » lui importe en particulier, cette école chère à la fois au maître nouvelliste et romancier Jean Ray comme à l'essayiste Louis Pauwels, co-auteur en 1960, avec Jacques Bergier, de ce best-seller international inattendu, qui allait marquer en profondeur toute une génération, le controversé et surprenant *Matin des magiciens*.

Tant Jean Ray (alias le gantois Raymond De Kremer) que Pauwels possèdent des racines flamandes, tout en s'exprimant en langue française, et ceci n'est certes pas un hasard, qui reconduit aux sortilèges crépusculaires de Bosch, le plus grand des peintres médiévaux, à l'énigmatique Ghelderode, au très mystérieux Maeterlinck.

Ce fantastique « du Nord » est aussi celui de Gérard Prévot, météore injustement méconnu que Crickillon nous invite à redécouvrir, voire, au nord de l'Europe, celui de l'Allemand Ewers, ou, à l'est de l'Europe, celui du peintre Alfred Kubin, auteur d'un unique mais combien étrange roman. Celui, enfin, des géants anglo-saxons que sont le Britannique Tolkien et le solitaire de Nouvelle-Angleterre, Lovecraft. Dans les pages qui suivent, ces auteurs ont la part belle, celle des brumes maléfiques et des mondes archaïques. Mais le Belge Jean Muno, amateur d'inquiétantes étrangetés plus que de brumeuses mythologies, est également de la partie.

Du côté de la science-fiction, ce sont surtout les grands Américains qui sont à l'honneur : Van Vogt, Heinlein, l'immense et bouleversant K. Dick, Harlan Ellison... Mais aussi le Britannique J. G. Ballard, inventeur d'une SF qui s'attache plutôt à la dénonciation des dérives de la société contemporaine qu'à l'exploration de planètes lointaines. Cependant, Belges ou Français ne sont pas ignorés pour autant : les pages qui suivent fourmillent en ce sens de découvertes et redécouvertes.

Ce qui ressort par ailleurs de l'approche et des choix effectués par Crickillon, c'est l'attention passionnément portée par un écrivain, reconnu par ses pairs et par la critique, aux maîtres avérés, aux précurseurs oubliés, aux talents prometteurs qui, selon lui, ont fait et font la noblesse d'un genre longuement et injustement décrié.

Son jugement à cet égard est sans appel. À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, il indique par exemple « le caractère prophétique de la SF de haut niveau ». Et de préciser, avec un singulier et salutaire franc-parler :

« Ce genre méprisé par les peigne-culs de la pseudo-culture véhicule depuis plus d'un demi-siècle les seules interrogations qui comptent, celles de la morale et de la métaphysique. »

Dont acte.

L'auteur revient sur la question en 2013, et n'a rien perdu de son mordant :

« L'on persiste à considérer la SF comme de la sous-littérature, au mieux comme de la paralittérature. Alors que depuis trois quarts de siècle, c'est surtout la SF qui, par la voix de ses plus hauts créateurs, aborde les questions fondamentales qu'implique la condition humaine, la fameuse triade "Que sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?" »

À l'opposé du roman psychologique, qui « brille », tel un bijou en toc, en brodant sempiternellement sur la trame des amours contrariées ou adultérines, « l'imaginaire », assène encore Crickillon, est « plus qu'une évasion ou une distraction ; il interroge sans cesse la nature humaine (...) Qui suis-je ? Et qu'est-ce qu'un humain ? Et dès lors, qu'est-ce que faire preuve d'humanité ? Car les massacreurs du Honduras avoisinent dans l'espèce humaine le Bon Samaritain ».

C'est parce qu'ils posent, selon notre chroniqueur, les vraies et fondamentales questions que les auteurs qui

pratiquent la SF ou le fantastique à leur plus haut niveau d'exigence rejoignent, au sommet du panthéon littéraire, les plus grands écrivains de la littérature mondiale. On verra en effet, dans ces pages, se côtoyer Lovecraft et Shakespeare, Ballard et Baudelaire, Stephen King et Dostoïevski, Philip K. Dick et Platon, parmi beaucoup d'autres.

Le lecteur, au fil du chemin initiatique que déroule l'auteur, assistera continuellement à de telles rencontres, à la fois inusitées et argumentées, finalement légitimes, entre monuments anciens, qui parfois souffrent de leur institutionnalisation, et défricheurs contemporains de l'imaginaire. Les premiers en sortent dépoussiérés, tandis que les seconds y gagnent leurs lettres de noblesse.

Stephen King, l'un de ces auteurs dont Crickillon souligne à plusieurs reprises l'importance, résume pour sa part la problématique ainsi posée :

« Le succès populaire a toujours paru suspect aux yeux des critiques et des universitaires. Suspicion souvent justifiée, certes, mais trop souvent utilisée comme excuse pour ne pas penser. Il n'y a pas plus paresseux, sur le plan intellectuel, que les gens vraiment intelligents ; laissez-leur la moindre occasion et ils rentrent les rames et laissent voguer le navire<sup>1</sup>... »

Crickillon fait certes montre d'une forme différente d'intelligence. Celle qui, loin de nous inviter à la paresse des classifications stéréotypées, nous invite à sortir les rames... En route pour l'inconnu. « Il n'est pas nécessaire de vivre, il est nécessaire de voyager », énonçait la devise de la Hanse, cette association de marins et marchands aventureux du nord de l'Europe médiévale.

Dans les pages qui suivent, chacun est invité, qu'il soit expert ou profane en la matière, à la découverte ou à

---

1 Stephen King, *Écriture. Mémoires d'un métier*, trad. W. O. Desmond, Paris, A. Michel, 2001, p.182.

l'approfondissement d'un continent qui perpétuellement se renouvelle : celui de l'imaginaire.

L'auteur aborde ce continent avec le regard aiguisé du critique érudit, mais aussi en poète qu'il est. Usant par endroits de formules imparables. Un exemple parmi bien d'autres : « Bradbury compose chaque nouvelle comme on pointe un fusil. »

Ou s'adonnant, aux moments les plus inattendus, à une saillie comique. Ainsi, nous ferons nôtre cette conclusion paradoxale, à la fois pessimiste, drôle et ouverte, toutes qualités qui font le charme de Jacques Crickillon :

« Notre monde est-il à ce point insupportable (comme s'exclamait Joris-Karl Huysmans quand il avait égaré ses pantoufles) que depuis ses origines l'Humanité ne cesse d'en imaginer d'autres, sur Terre ou dans un improbable ailleurs ? C'est que la mort guette, que la perfection n'est pas de ce monde. Alors, rêvons ! »

Ces textes, nous les avons prélevés dans l'obstiné cadastre que Jacques Crickillon a établi de ce continent largement méconnu des lettrés. Nous les avons classés dans l'ordre de leur parution dans la publication à laquelle ils étaient destinés. Que Florence Richter, rédactrice en chef de la revue *Lectures*, soit ici remerciée de l'autorisation qu'elle nous a accordée de les reproduire après une sélection dont nous assumons l'entière responsabilité.



## *Imagination, don des dieux*

**Jacques Crickillon**

*La littérature ne doit-elle pas, au lieu de nous renvoyer à notre insanité, nous ouvrir à d'autres espaces de vie, enrichir nos âmes formatées jour à jour ? Lire, c'est sortir du carcan, s'évader de notre pauvre moi pour en retrouver un autre, caché au fond de nous, et qui est d'émerveillement, d'appétit de découverte, de participation, de peur aussi, et surtout de questionnement existentiel.*

*Songez que beaucoup des sommets de la littérature universelle sont d'imagination. Songez : les grandes épopées, l'Odyssée d'Homère, le Ramayana de Valmiki, tous deux des auteurs mythiques ; et puis Rabelais et ses géants, Cervantes et son Quichotte, Swift et son Gulliver, le Han d'Islande de Hugo et jusqu'au naturaliste Zola et son monstre d'alambic ; et Kafka, son cloporte, son procès, son château. Des chefs-d'œuvre purement imaginaires, dont d'ailleurs je pourrais, au risque de lasser, poursuivre l'énumération. Sans l'imagination, l'écrivain n'est qu'une fourmi laborieuse. Les poètes, eux aussi, ne manquent pas à l'appel : Coleridge et The Rime of the Ancient Mariner, Le Bateau ivre de Rimbaud, Cobalt John de Pierre della Faille, poète belge injustement effacé des mémoires.*

*Quant à moi, humble auteur de ces chroniques, comment ai-je pu y venir, alors que ma vie fut consacrée*

à la création poétique ? Jacques De Decker, découvreur et grand exégète de ma poésie, me qualifia jadis, dans *Le Soir*, de « poète mythologue ». J'étais donc prédisposé à me pencher avec ferveur sur les récits de science-fiction, d'heroic fantasy et de fantastique. Et je suis toujours un « fan » de ces genres abusivement sous-classés et qui cependant véhiculent les questions essentielles de notre aujourd'hui et demain.

Ce qu'on va lire ici n'est nullement une étude exhaustive du sujet (pour plus ample et cohérente vision, voir l'ouvrage de notre compatriote Jacques Van Herp, jadis paru chez Marabout). Pour ma part, j'ai suivi depuis bien des années jusqu'à aujourd'hui l'actualité de l'édition. Il se peut que certains ouvrages de qualité aient échappé à ma vigilance ou à ma subjectivité. Pour n'en citer que quelques-uns : *Nuit blanche en Balkhyrie*, d'Antoine Volodine, le vertigineux *Maison aux mille étages du Tchèque* Jan Weiss, et puis un roman superbe de Ray Bradbury, qu'on ne connaît en général que pour ses *Chroniques martiennes* (et encore, les a-t-on bien lues ?), un roman génial et ignoré, *La solitude est un cercueil de verre*. Et demain, je ferai d'autres découvertes enthousiasmantes.

La littérature d'imagination se lit pour l'au-delà de l'histoire, pour sa prospective cosmique qui est aussi perpétuelle interrogation, fatalement sans réponse, sur l'identité humaine, et bien plus, sur l'âme de tout être vivant, du chat domestique au tigre des neiges, de l'araignée des jardins au nénuphar. Partout règne l'Esprit (je songe à l'admirable parabole *Silence* d'Edgar Allan Poe). « La Nature est un temple », écrit Baudelaire, ce génie désespéré qui vint en Belgique à la rencontre de sa mort. Ainsi, la rencontre de l'imaginaire est-elle toujours, chez les grands, une quête de la vraie vie.

Seuls les écrivains de SF ou d'anticipation ont, depuis près d'un siècle, abordé la profondeur et, le plus souvent



*avec une incroyable clairvoyance, la question du sens de l'histoire post-moderne, de ce devenir en accélération de l'humanité que Victor Hugo crut qu'il serait lumineux et qui apparaît de plus en plus comme une irréversible dégénérescence. Depuis Le Meilleur des mondes, que d'avertissements quant à la mauvaise route prise par l'humanité ! Rien n'y fait cependant. On persiste et aggrave, et l'ours blanc dérive sur son morceau de banquise et mon jardin se désertifie. Normal. L'homme post-moderne n'écoute que son nombril. Voltaire disait déjà que jamais la pensée d'un philosophe n'a influencé les gens de sa rue.*

*À relire aujourd'hui, tel le pérégrinant qui se retourne sur son chemin, je distingue dans les choix et les éloges une avidité de découvertes, et surtout de résurrections. Quoi de plus précieux qu'une œuvre qui fut ignorée, vouée aux caves des bouquinistes, et qui tout à coup resurgit à ma pensée de lecteur ébloui ? Une exaltation, alors, telle celle que j'éprouvai à lire, grâce à la réédition des « Moutons électriques », Poupée aux yeux morts de Roland C. Wagner. Mais il y a plus. Pourquoi le roman de Wagner m'est-il si précieux, pourquoi m'a-t-il littéralement agrippé ? Le personnage central, qui est aussi le narrateur, perçoit le monde comme « un décor bancal où s'affrontent des pantins déséquilibrés, échappés d'un théâtre de marionnettes ». Et ce narrateur, on le sent à chaque page s'accrochant à sa narration tel un astronaute à son module avarié ; car hors de là, il n'y a rien, rien ! Ainsi me suis-je, toute la « longue nuit », accroché à mon œuvre, la projetant en avant comme pour frapper le mur du néant. Je crois, éprouve, suis sûr qu'on écrit — pour tenter de se guérir, illusion de Kafka ? — pour tenter de s'« a-pesantir », d'approcher de la légèreté de la feuille morte, qui, rien qu'un instant, une éternité, vole.*



## Chroniques de l'année 1988

Et si l'on parlait des livres dont on ne parle jamais ? Cette littérature d'aventure, classée paralittérature en francophonie, comme si de raconter n'était pas le propos du roman, comme si un bon romancier devait être avant tout philosophe et moraliste ! Si Jean Ray avait écrit en anglais, il serait considéré comme un classique aux côtés de Stevenson et de Fenimore Cooper. J'avoue que mes lectures de même (*Le Dernier des Mohicans*, *Le Bossu*,...), avec leur idéal de justice, d'honneur, de courage, de pureté, avec leur poésie de l'aventure et cette liberté que seul offre l'imaginaire, m'ont laissé, à travers les confusions de la vie, des forces de lumière. Ces derniers temps, bien des livres d'aventure m'ont séduit et j'ai la faiblesse d'aimer faire partager mes découvertes.

Amateurs de grands frissons, précipitez-vous dans l'œuvre du plus extraordinaire faiseur d'épouvantes contemporain, Graham Masterton, virtuose de l'effroi surnaturel. Vous en reviendrez (on vous le souhaite) avec la volupté d'être descendu dans des enfers aussi terribles qu'insoupçonnés et d'y avoir survécu. À des thèmes usés, comme celui du portrait maléfique, mais revivifiés de façon inattendue, Masterton conjugue un fantastique inspiré par la mythologie des Indiens d'Amérique du

Nord, et voici que ressurgit parmi les gratte-ciel de nos métropoles le sinistre sorcier Misquamacus. C'est l'éternel combat douteux entre les forces du Mal et la faiblesse humaine éprise de clarté. Une narration rapide et sans cesse surprenante. Lisez *Le Faiseur d'épouvantes*, *La Vengeance de Manitou*, *La Maison de chair*, *Le Démon des morts*, *Le Portrait du mal*.



Clark Ashton Smith (1893-1961) est l'un des fils spirituels du grand Lovecraft. L'horreur et la beauté sont ici les faces complémentaires d'une même entité. Smith est un visionnaire. Ses histoires, toutes imprégnées d'une sensualité morbide, apparaissent comme des rêves réels ; ce poète du fantastique rejoint en effet Baudelaire dans la croyance aux correspondances et aux vies antérieures. Le temps ne serait pas linéaire mais constitué de cycles qui parfois se superposent. Lecture envoûtante, superbes visions oniriques, voyages aux origines de l'être. Lire : *Ubbo-Sathla*, *L'Empire des Nécromants*, *Les Abominations de Yondo*.



Il écrivait la nuit et dormait le jour. Il avait horreur de voyager et passa toute sa vie à Providence (Est des USA) dans une bâtisse dont il ne pouvait payer le loyer qu'en se livrant à des travaux de « nègre » littéraire. Lovecraft, père (ou fils ?) du terrifiant Cthulhu, voua sa vie à l'écriture. Paradoxalement, son œuvre est moins vaste que celle qu'il inspira à ses admirateurs, August Derleth, Brian Lumley, Clark Ashton Smith, Robert Bloch,...

La vie ici se confond avec l'œuvre, toute d'exigence stylistique et d'exploration de l'invisible. Lovecraft prend

place aux côtés de Poe et de Tolkien sur l'Olympe du fantastique moderne. Lire *L'Affaire Charles Dexter Ward*, *La Couleur tombée du ciel*, *Démons et Merveilles*, et ensuite la remarquable biographie que Sprague de Camp à consacrée au maître « voyant ».



Les *Contes et légendes inachevés* de Tolkien, ces fragments, ces ébauches, que leur auteur n'eut pas le loisir d'orchestrer en une œuvre cohérente, ont été rassemblés par son fils avec beaucoup d'intelligence et d'érudition. Chez Tolkien, la fiction fantastique se fonde sur l'histoire des peuples primitifs et essentiellement sur la culture celte. Œuvre complète au sens où elle mêle indissociablement l'érudition, la fable, la psychologie, la morale, la métaphysique, dans une aura poétique envoûtante. Lisez et relisez d'abord *Le Seigneur des anneaux*. Lecture lente, attentive. Ça n'est pas du surgelé, que diable ! Lecture qui réclame l'environnement de la nature sauvage. Car, à l'époque du béton triomphant, Tolkien recrée, par la magie de l'écriture, une nature des premiers jours, où les fleuves ont une âme et les forêts des elfes farouches, des nains très savants, des princesses pures comme les sources de jadis. S'il me fallait citer les œuvres qui m'ont le plus « transporté », je placerais sans hésiter *Le Seigneur des anneaux* aux côtés du *Quatuor d'Alexandrie* de Durrell et de *La Recherche du temps perdu* de Proust. C'est dire !



Honneur au génie de l'anticipation ! Je vous adjure de vous précipiter sur J.G. Ballard ; sur son dernier livre, et sur tous les autres (œuvre énorme), parce que tout y est bon, que dis-je ! tout y est essentiel ! Une sélection

tout de même : *Crash !*, *Vermilion Sands*, *Appareil volant à basse altitude*, *IGH*, *Le Salon des horreurs*. Les auteurs de talent foisonnent en SF. En quoi Ballard nous concerne-t-il si particulièrement ? Son domaine, c'est l'anticipation spéculative. Donc, il ne décolle pas dans son merveilleux astronef pour nous laisser, pauvres Terriens, à nos innombrables misères (robinet qui goutte, pain grillé trop grillé, etc.). Parmi nous, Ballard, mais en avance ! De la considération de notre monde actuel, il tire des implications à plus ou moins brève échéance. La surpopulation citadine ? Viendra un temps où chacun aura un badge de couleur ; les bleus pourront sortir à telle heure, les rouges à telle autre, mais attention ! selon des itinéraires strictement réglementés. Le problème du logement ? On en arrivera à diviser une pièce en alvéoles de contreplaqué pour la location desquelles on se battra. Nul n'a discerné avec autant de clairvoyance l'investissement inéluctable de l'existence dite humaine par les créations déshumanisantes de l'humanité. Ne parlons pas de pessimisme à l'égard d'un écrivain qui y voit clair, tout simplement. Ces sombres perspectives, Ballard les propose avec un humour irrésistible, et une sorte de jubilation dans l'inimaginable réel ; ainsi, dans *Crash !*, où l'idéal du héros est de consommer une union sexuelle sublimée en emboutissant la Cadillac de Liz Taylor ! Et quelle poésie envoûtante, nimbée de radiations aux couleurs somptueuses et surréelles dans *Vermilion Sands*, où l'océan ensablé est parcouru de chars-à-voile fantômes et survolé de murènes géantes et musiciennes ! L'humanité détruit la forêt vierge, transforme le fleuve en canal fangeux ! Ballard va recréer le fleuve et la forêt, selon son désir, et celui de l'homme sauvage sommeillant dans l'androïde de la modernité. C'est le thème du *Jour de la création*, un chef-d'œuvre. Cette exploration d'un troisième Nil, né du rêve d'un savant, et qui fait songer à

Joseph Conrad, c'est la parabole de notre culture à bout de souffle, écrasée sous le matérialisme, et qui cherche la source salvatrice dans les mystères de son origine.



Considéré un temps comme le grand espoir de la SF britannique, Moorcock, qui est l'auteur du remarquable cycle d'*Elic le Nécromancien*, décevra un peu dans ses ouvrages ultérieurs. Mais sa *Saga des runes* est un coup de maître qui se suffit à lui-même. *Heroic fantasy* teintée de science-fiction. Dorian Hawkmoon, chevalier errant sorti tout droit d'un roman médiéval, est la proie du Ténébreux Empire qui espère, en le manipulant, détruire la résistance regroupée autour du Château Airain en Camargue. On suit à travers un monde désertifié, sur lequel planent les sinistres ornithoptères de l'Empire, les pérégrinations du cavalier mélancolique, à la fois fragile et d'une bravoure qui le pousse à tous les sacrifices. Sa part de fragilité même attire la sympathie, alors qu'un Conan n'inspire qu'une admiration nuancée de terreur. Le thème fondamental est la lutte manichéenne entre le Bien et le Mal, entre le Ténébreux Empire, apparemment tout puissant, et une poignée de purs que seule la lumière de l'idéal pourrait faire triompher ; thème qui est aussi celui du *Seigneur des anneaux* de Tolkien. La naïveté du récit fait cependant songer davantage à la trilogie cinématographique de *La Guerre des étoiles*. Remarquable surtout, et très séduisante, est l'imprégnation chevaleresque de ce monde parallèle. Fort marqué par les légendes celtiques, et en particulier par la quête du Graal figuré ici par le fabuleux Bâton runique, Moorcock construit en toute liberté un opéra fabuleux où alternent la douceur de la noble dame à sa haute fenêtre, le fracas des batailles et les sombres arcanes de la magie. Mais sous ce suprême affrontement

se devine aussi la référence à un proche passé historique : l'ombre nazie s'étendant sur le monde libre. Pied-de-nez à ses compatriotes ? Moorcock fait de la « Granbretagne » le siège du Ténébreux Empire ! Une saga naïve, hautement distrayante, avec des mauvais, très mauvais et des bons comme on n'en fait plus. Un bonheur pour les lecteurs de tous les âges.